LES RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

—o—

I

Simone Varcourt avait vingt ans depuis trois mois, quand on la fiança au comte Roger d'Assy.

Elle était entrée au couvent lors du second mariage de son père, pour accomplir le dernier vœu de sa mère mourante. La pauvre femme, sentant sa fin, avait voulu préserver du fond de sa tombe l'enfant qui lui coûtait la vie, en exigeant cette promesse suprême.

Simone était fort riche du côté maternel ; cependant un chuchotement, significatif dans sa discrétion, s'éleva aux quatre coins du noble faubourg, quand son mariage avec Roger d'Assy fut connu.—C'est que la vieille comtesse, fière comme Junon elle-même, avait fait sucer à son fils autant d'orgueil que de lait, l'élevant dans les pures principes, et tonnant avec fureur contre les mésaillances. Et voilà que tout d'un coup, sans paraître hésiter, elle en tolérait une pour son fils : comment expliquer une pareille contradiction ?

La grande dame était d'un abord difficile et peu disposée à se laisser pénétrer, quand il s'agissait de sa conduite privée. Elle eût volontiers dit, comme Louis XI : " Je jetterais au feu mon bonnet, s'il connaissait mes pensées ;" mais dans son cercle intime, on s'etonna si fort, qu'elle daigna un beau jour s'expliquer comme suit :

" Que voulez-vous ? Si Roger a beaucoup d'esprit, il ne sait rien que se ruiner noblement et nous mettre avec beaucoup de grâce—lui et moi—sur la paille. C'est un peu dur ; je ne puis, à mon âge, solliciter une place du gouvernement. Receveuse des postes ! me voyez-vous dans ce rôle ? Je jetterais les facteurs à la tête des importuns ; ou marchande de tabac, encore ? J'exècre cette poudre et tous ceux qui en usent.... J'ai donc cherché une fillette assez riche pour acheter notre nom. Car c'est cela, en somme, et c'est triste. J'ai trouvé ; l'enfant est belle et semble douce. Nous la formerons."

En entendant madame d'Assy annoncer de sa voix brève et cassante qu'elle " formerait " sa jeune belle-fille, quelques femmes encore assez jeunes pour avoir de la compassion se regardèrent et frémirent ; il était facile de prévoir que cette tutelle—ce joug, pourrions-nous dire—ne serait pas, comme celui de l'Evangile, tout d'amour et de paix.

Les heures qui précèdent un mariage se traînent lentement quand deux fiancés amoureux regardent ensemble la pendule. Leur brièveté est terrible si elles amènent la réunion de deux cœurs qui se repoussent.... Longues ou courtes, elles s'égrènent avec leur passive régularité.

Pendant qu'on faisait à la Madeleine les préparatifs de ce noble hymen, les rares invités assez favorisés pour assister à l'ennuyeuse cérémonie qui se nomme signature du contrat, revinrent atterrés ; il n'y avait pas eu de contrat—il n'y avait plus de mariage !.... On s'épuisait en conjectures, mais finalement on ne savait rien.

La douairière d'Assy n'était plus abordable, et devenait tout à fait " pomme verte."

Poussée à bout par la curiosité aux abois d'une vieille chanoinesse, sa cousine par alliance, qui n'ayant jamais pu consommer le malheur d'un époux, faisait profession de se réjouir du malheur des autres, elle répondit avec un regard noir et un laconisme énigmatique :

—C'était une impossibilité—qu'on ne m'en parle plus !

Le comte, son fils, se promena le sourire aux lèvres, une fleur à la boutonnière, très élégant, très satisfait ; mais ses meilleurs amis dirent très bas à tout le monde qu'il étouffait de rage et qu'il avait pour cela d'excellentes raisons.

Il vint un moment où tous ces murmures discrets prirent les proportions d'un bourdonnement formidable, que la bonne éducation, particulière aux classes élevées, fut impuissante à contenir. Ce fut le jour où Simone Varcourt, la fiancée dédaignée de Roger d'Assy, épousa brusquement l'oncle paternel du dit comte, un superbe vieillard de soixante et quinze années.

Si le jeune homme gagnait à ce mariage une tante ravissante, il y perdait le plus clair de son avoir, le marquis d'Hérigny étant depuis longtemps sa suprême espérance.

Simone possédait du chef de sa mère 50,000 francs de rente. Le marquis en annonçait le double. Ce n'était pas le Pérou, mais cela faisait une bonne maison. On peut vivre à moins—en tout pays.

Cette fois, les choses ne traînèrent pas. Le contrat se signa à huis clos. La publication des bans précéda de quelques jours seulement le mariage, et par une radieuse matinée de printemps, entre une première haie de fleurs et une seconde haie, moins poétique, de curieux des deux sexes, Simone Varcourt, enveloppée de ses voiles, comme une jeune Juive, s'achemina vers l'autel.

La foule, désappointée, ne vit de la fiancée qu'une taille élégante et très souple, se dégageant des flots de satin, et les fleurs de la couronne qui tremblaient un peu sur de splendides tresses brunes.

En revanche, le marié excita l'admiration générale ; il marcha droit comme un homme de vingt ans, très beau, très noble, très souriant, sous ses épais cheveux blancs.... Il prononça avec une énergie juvénile le mot qui lui créait une nouvelle existence, à l'âge où l'on pense à mourir, et caressa sa jeune femme, agenouillée près de lui, d'un regard rempli de paternelles tendresses.

En sortant de la Madeleine, la nouvelle marquise ne prit que le temps d'échanger sa toilette contre un costume de voyage, et les époux partirent pour l'Italie.

Quand ils furent enfermés tous deux dans le coupé qui les emportait sur la route blanche à travers un nuage de poussière, le marquis attira sa jeune femme près de lui avec l'affection protectrice de l'aïeul qui se voit revivre dans l'enfant confiant et aimé.

—Embrassez votre père, chère enfant, dit-il, tâchez d'oublier et de pardonner.... si vous pouvez.

Simone se redressa toute pâle, avec une flamme sombre dans ses yeux bleus, frangés de noir ; et d'une voix où vibrait un ressentiment passionné :

—Monsieur le marquis, dit-elle, pour ce que vous avez fait, je vous honère et je vous aime. Vous êtes noble et bon.... vous ne pouviez rien de plus, mais tant que mon cœur battra, il souffrira, et souffrir.... c'est se souvenir.

.....

Six mois après, à la fin d'un hiver que le marquis et la marquise d'Hérigny passèrent ensemble à Florence, la jeune femme revint seule à Paris.

Le deuil sous lequel elle reparut, plus belle et plus touchante, recouvrait du moins une sincère douleur ; son mari était mort en lui souriant, et elle se trouvait seule dans la vie une fois encore.

On connaissait fort peu la jeune veuve. La rumeur qui avait, lors de son mariage, agité la sphère parisienne où elle semblait destinée à vivre était depuis longtemps apaisée. Elle s'enferma dans une retraite absolue, seule habitante de l'immense hôtel que les d'Hérigny possédaient depuis un siècle et demi au milieu de la rue de Grenelle, et vécut là, entourée de vieillards, encadrée par ce lieu austère qui convenait à sa sévère et délicate beauté.

Un soir—son veuvage durait depuis deux ans—deux siècles ! Elle s'était promenée longtemps dans le grand jardin, ménagé, par un rare privilège, derrière son hôtel, et dont l'étendue lui ôtait même le prétexte d'une sortie qui l'eût ramenée au milieu des vivants.

Lasse de marcher sous les tilleuls centenaires dont les branches tordues et bizarres se croisaient en berceau et interceptaient avec un soin jaloux le moindre rayon égaré, frissonnante sous cette ombre humide, elle se sentit soudain si solitaire, si inutile, si abandonnée, qu'elle se mit à pleurer avec les sanglots et l'abondance de larmes d'une enfant.

A cette heure désolée, elle eût donné sans regret sa couronne de marquise pour entendre une voix jeune et fraîche répondre à la sienne, pour être sollicitée au rire par un éclat de rire, pour reposer ses grands yeux fatigués de larmes sur deux yeux sympathiques et gais. Ses instincts de jeunesse, cruellement comprimées, venaient tous à la fois, comme une volée d'oiseaux prisonniers, se heurter aux barreaux de leur prison, et Simone s'effrayait de les sentir si forts, en face d'elle, si faible.

Du sein même de son désespoir, une vision consolante surgit. Elle rentra à l'hôtel, courant au travers des pelouses : puis, sans réfléchir, sans hésiter, elle écrivit quelques lignes d'une main fiévreuse, mit un baiser sur l'enveloppe, et le cœur plus calme, elle attendit.

II

Voici ce que la marquise d'Hérigny écrivit un soir d'automne, entre deux sanglots, à Mme Etienne Clarvey, sa plus ancienne amie :

" Je t'aime, je souffre, et je te reviens !.... n'est-ce pas assez, avec une âme comme la tienne, pour que je m'élance en toute confiance, sûre de trouver tes bras ouverts ?.... Je ne te demande pas pardon. Je ne t'explique rien, je suis meurtrie, désenchantée, je veux pleurer sur ton cœur.... Je sais que tu es mariée depuis quatre ans. Dis-moi l'histoire de ton mariage. Ton mari est-il assez généreux pour me laisser vivre dans ton ombre chérie ? S'il ne l'est pas, Gabrielle.... je crains que je mourrai."

Huit jours après, Mme Etienne Clarvey répondit en ces termes à son amie.

" Avant toute autre chose, ma Simone :

" Je n'ai pas à t'ouvrir les bras. Ils ne se sont jamais fermés, et, le voudrais-tu encore, jamais ils ne se fermeront, non plus que le cœur.... Je sais que tu as souffert. Hélas ! la loi de souffrance est générale. Les larmes sont pour tous les yeux, les croix pour toutes les épaules. Mais si ton passé a eu quelques heures douloureuses, l'avenir te reste, long et libre encore, et ne pouvons-nous essayer, à nous deux, d'y introduire un peu de joie ?

" Ta vie n'est pas perdue, pour quelques années cruelles, pour quelques injustices du sort. Je ne puis être triste, puisque tu me reviens, chère enfant prodigue !

" Je savais bien que notre amitié était solide comme le monde.... et bien meilleure que lui.

" Regarde le ciel : il n'est jamais si bleu qu'au lendemain d'un orage. Nous ferons comme le ciel, ma chérie.

" Remontons un peu le sentier, veux-tu ? Où en étions-nous de la vie, petite Simone, lors de notre dernier baiser ? C'était, si je me souviens, en septembre, il y avait des grappes dorées à la vieille vigne, tout autour du préau ; les petites filles jouaient aux barres, et nous, les grandes—les vieilles, comme elles disaient—nous nous promenions la main dans la main, le cœur noyé de la même amertume, car il fallait se quitter, et nous nous aimions bien !

" Tandis que j'étais plongée dans la tristesse, je reçus de mon père la lettre ci-dessous, consolante au possible :

" Ma chère enfant, je deviens un très vieux père à mesure
" que tu te fais jeune fille. Il me faut un successeur, comme
" il te faut un mari ; j'ai trouvé l'un et l'autre dans la per-
" sonne du docteur Etienne Clarvey. J'en suis content. Les
" mal des aussi. Je sais que tu t'en rapportes à moi ; tu vas
" donc l'épouser le plus tôt possible, afin de me donner le repos du corps et de l'esprit.

" Je t'envoie de l'argent ; achète un trousseau confortable ;
" sans fanfreluches, ton mari ne t'en demandera pas. —Véro-
" nique ira te chercher le 16 au soir. " TON PÈRE DÉVOUÉ "

" Voilà !

" Je sais que la réalité est toujours un peu brutale. Mais c'était y entrer bien vite ; mon père parlait à son aise de m'en rapporter entièrement à lui ; il m'était permis, cependant, de croire à quelques dissidences d'opinion entre mes vingt-deux printemps et ses soixante hivers.

" Aurais-tu trouvé une pierre assez dure pour briser ta jolie tête brune, ma pauvrette, en face d'une pareille aventure ? Moi, très sage, j'ai paisiblement attendu Véronique et l'avenir, resignée, en principe, au docteur Etienne, tout en me réservant le droit d'en appeler, si l'arrêt de la cour me semblait trop rigoureux.

" Voici comment je raisonnais.

" Toutes les situations ont un bon et un mauvais côté. Ce mauvais côté est utile pour nous faire apprécier le bon à sa valeur, mais le découragement double la somme de ce mal nécessaire, gâte le présent, décolore l'avenir, et nous rend responsables, vis-à-vis de nous-mêmes, de beaucoup de tourments, faciles à éviter avec un peu de patience et d'énergie. Il est donc d'une bonne philosophie de jouir du bien de toutes ses forces, sans solliciter, par des terreurs hâtives, le malheur à s'approcher de nous.

" Tout cela est bien positif, n'est-ce pas, ma chérie ?

" Tu vas voir que le positif est drôle parfois, aux prises avec l'inattendu.

" Je suis partie, quinze jours après cette lettre et ces réflexions, avec Véronique et un trousseau confortable ; portant, comme Malborough, cuirasse et bouclier, pour me défendre des autres et de moi même ; l'amour en personne, s'il se mettait en guerre, n'avait qu'à se bien tenir.

" Véronique conduisait l'antique cabriolet vert et jaune, traîné par Cocotte, et je venais de m'endormir pour ne pas rêver éveillée—occupation malsaine à mon sens—quand.... voici ce l'invraisemblable commence.

" Cocotte aperçoit sur la route quelque chose visible pour elle seule. Un tronc, un lièvre, son ombre peut-être.... Ce quelque chose l'enchante ou l'effraye. Elle veut le poursuivre ou le fuir. Je ne sais ; mais, attraction ou frayeur, le résultat fut le même. Elle partit comme le vent, secouant ses deux longues oreilles, secouant la voiture, dont les ressorts crient et grincent secouant Véronique, qui crie et grimace aussi, secouant ta très humble servante, qui crie tout bas par orgueil, avec une frayeur terrible.

" Peu à peu, la voiture, lasse de grincer, se sépare en deux parties, et pendant que le train de devant, emporté par Cocotte affolée, va répandre la terreur au milieu des populations, le train de derrière nous renverse et nous dépose, Véronique et moi, au fond d'un grand trou, rempli d'herbes, de vase et de grenouilles.

" Ici, mon récit devient incomplet. Véronique a sans doute recommandé son âme et la mienne au paradis entier. Nous avons dû écraser beaucoup d'innocentes grenouilles. Mais je m'étais évanouie, comme une petite maîtresse : j'en suis encore humiliée à l'heure présente.

" Quand j'eus recouvré mes esprits, je me trouvai couchée, et presque enterrée dans un énorme tas de foin, au milieu d'un appartement sans meubles et sans fenêtres qui ressemblait fort à une grange, avec un monsieur très noir et assez laid, dont le regard ironique me déplut tout d'abord.

" J'essayais de me lever pour me soustraire à cet examen, quand, tirant une main de sa poche et désignant mon tas de foin, il me dit :

" —Restez là, mademoiselle.

" L'esprit d'indépendance que tu sais se trouva mortifié, et je répondis sèchement :

" —Je ne resterai pas là. Je veux m'en aller.

" —Très bien, fit-il, allez-vous-en, mademoiselle.

" Il parlait bien ! J'essayai, sans retard, de m'en aller ; mais ma tête tourna et je retombai sur mon foin, désolée de donner raison, par ma faiblesse, à cet étranger qui m'examinait toujours sans bouger plus qu'une souche.

" Le corps, mauvais serviteur, me refusait ses services. Restait l'esprit et la langue, son interprète fidèle. Je n'étais pas perdue tout à fait.

" Je m'appuyai sur le coude, et je dis, avec la raideur et l'impertinence dont je puis disposer :

" —Qui êtes-vous, monsieur, et que faites-vous là ?

" —Je suis un homme charitable, puisque je vous soigne, quoique vous soyez, mademoiselle, peu agréable à soigner. Je fais.... tout ce qui concerne mon état.

" Son état ! c'était un boucher, peut-être.... un boucher endimanché !

" —Et qu'est-ce que vous avez fait de ma bonne, monsieur ?

" —Votre bonne est partie pour Sivray, mademoiselle, et va ramener monsieur votre père, d'un instant à l'autre.

" —Véronique est incroyable, murmurai-je. Et.... elle est partie à pied ?

" —Elle a pris ma voiture.

" Il avait une voiture, c'était toujours cela. Ma vieille nourrice n'en était pas moins inexcusable de m'avoir ainsi laissée sans connaissance, sur un tas de foin, avec un inconnu....

" Le bon sens, qui ne m'abandonne pas longtemps, grâce à Dieu et à l'éducation que j'ai reçue de mon père, me revenait par éclairs révélateurs, en même temps que le désir de mettre un peu de roman au début de cette vie pratique dans laquelle on m'introduisait les yeux fermés.

" Mon garde-malade ne disait plus rien. Il regardait le ciel, la route solitaire, le vent dans les arbres, et s'intéressait surtout au manège de deux pies qui faisaient leur nid tout au haut d'un grand peuplier.

" —Monsieur, dis-je subitement.

" Il abaissa avec nonchalence les yeux sur moi.

" —Voulez-vous fermer la porte ? l'air est trop vif et me donne le frisson.

" D'un seul pas, il se rapprocha, enveloppa mon poignet de sa grande main, et s'assura que ma peau tiède et souple n'annonçait aucune souffrance.

" —Vous mentez, mademoiselle, fit-il nettement. Vous n'avez ni frisson ni fièvre. Vous avez un caprice, voilà tout.

" Il ferma néanmoins la porte, et cette obscurité me donna réellement le frisson. Je n'avais pas peur, du reste ; cet homme ne m'effrayait pas, il m'irritait, et j'aurais donné beaucoup pour le mettre en colère.

" Dans ce louable but, je l'interpellai de nouveau.

" —Monsieur !

" —Plaît-il ?

" —Voulez-vous ouvrir la porte ?

" Sans se fâcher et sans rire, il fit tourner la porte sur ses gonds avec un bruit de ferraille rouillée, et me rendit l'air et la lumière.

" Le roc était dur. Résolue à l'entamer à mes risques et périls, je multipliai les coups de pic.

" —Voulez-vous vous en aller, monsieur ? dis-je. Vous me gênez.

" Il se pencha un peu plus au dehors, pour regarder à l'aise les deux oiseaux qui se becquetaient avec un ramage étourdissant.

" Il me faudra de la poudre, pensai-je ; et je criai très haut plus haut que les pies :

" —Monsieur !....

" Cette fois, il se retourna.

" —Très bien, dit-il, cela va mieux. Les forces reviennent.

" Il se moquait, mais à froid, sans se permettre un sourire.

" —Je voudrais savoir si vous êtes médecin, dis-je, en m'asseyant sur mon foin.

" —Je le suppose, mademoiselle.

" —Ne seriez-vous pas, par hasard, le Dr Etienne Clarvey, mon futur mari ?....

" Victoire ! j'avais mis le feu à la mine ! il rougit prodigieusement, cet homme impassible, et se retournant :

" —Vous avez deviné cela ? dit-il. Eh bien, si j'étais votre futur, cela vous contrarierait-il beaucoup ?

" —Ex-ces-si-ve-ment !.... fis-je, en scandant les syllabes.

" —Ah ! Et pourquoi ?

" —Devinez....

" —Je ne devine pas les énigmes, grommela-t-il

" —C'est que c'est si facile à deviner, dis-je en joignant les mains, de l'air le plus candide.

" —Ecoutez, dit-il. Ecoutez bien ; je suis le Dr Etienne Clarvey, oui ; votre futur, c'est autre chose. J'avais presque accepté votre main....

" —Mille remerciements, monsieur.

" —Taisez-vous, s'il vous plaît. J'avais presque accepté, parce qu'on vous disait bonne ; vous me semblez.... le contraire, et je ne suis point d'humeur à rester en suspens ; votre